

# INSULA VIRIDIS

## L'ÎLE VERTE *daz Grüne Woerth*

August Jundt, « L'Ami de Dieu de l'Oberland ».

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2010

### L'AMI DE DIEU DE L'OBERLAND

Fils d'un riche négociant, il accompagne son père dans ses voyages, puis quitte les affaires à la mort de ses parents, suit un jeune chevalier, son ami d'enfance, aux fêtes de la noblesse, et là tombe dans le péché. Le remords de sa faute ne le quittera plus ; Satan la lui fera expier par les tentations dont il le soufflettera, comme saint Paul jusqu'à sa mort. Il se fiance à une jeune fille noble ; mais la veille du mariage il a une vision qui le détermine à renoncer à son amour et au monde. Il s'attire ainsi le mépris de tout son entourage ; alors il vend sa belle maison et va demeurer dans le quartier pauvre de la ville où il se consacre aux œuvres charitables. Sa conversion dure cinq ans, de radieuses extases alternant avec les tortures ascétiques qu'il s'inflige, et quatre d'angoisses spirituelles qui lui sont imposées, telles que les accès d'incrédulité et les tentations impures, l'obsession démoniaque et le désespoir religieux, la vision ineffable de « l'origine » termine le tout : sa vie sera désormais celle d'un chrétien ordinaire ; sa croix, la vue des égarements du monde. Ces « œuvres divines » doivent rester secrètes ; un jour cependant il se sent poussé à les raconter à un ami de Dieu du voisinage, en échange de la même confidence ; quand celui-ci mourra, il les racontera à Merswin : il ne doit « se révéler » qu'à un homme à la fois.

Puis commence son activité missionnaire. Il convertit son ami d'enfance, le ramène aux devoirs de la chevalerie, à la protection des faibles « pour l'amour de Dieu », à l'arbitrage désintéressé dans les procès et à la pratique de la justice ; il lui fait commencer une pieuse vie de famille avec les siens et lui apprend à tenir un juste milieu entre le luxe et l'austérité. La même influence, il l'exerce encore sur plusieurs chevaliers de son pays ; l'un d'eux, qui venait d'être miraculeusement délivré de captivité, se soumet à lui « en place de Dieu ». En même temps il entre en rapports avec les amis de Dieu de la contrée, échange avec eux ses expériences religieuses et ses vues sur l'avenir de la chrétienté, et bientôt, quittant la vie solitaire, fonde avec quelques hommes pieux, dans sa demeure, une « société » dont il est le chef. Déjà ses relations dépassent les limites de son pays ; il a des amis à Rome, à Gênes, à Milan, à Metz ; ses voyages le mènent jusqu'en Hongrie ; il est le directeur spirituel des deux recluses Ursule et Adélaïde à Vérone et correspond avec les amis de Dieu des Pays-Bas. Son influence s'étend jusqu'en pays musulman : à un musulman pieux qui avait prié Dieu de lui faire connaître si quelque autre religion était supérieure à la sienne, « il fut écrit par son entremise une lettre que le musulman put lire », qui décida de sa conversion et à laquelle il répondit par une lettre en bon allemand, nouvelle œuvre du Saint-Esprit. En 1346, il va enseigner, à trente milles de sa patrie, l'« *abc* des vertus chrétiennes » à un grand prédicateur, maître de l'Écriture sainte, qui enseignait dans ses sermons une piété dont il n'avait pas fait lui-même l'expérience ; bien que simple laïque il soumet ce savant prêtre à son autorité de mandataire du Saint-Esprit, lui impose une retraite de deux ans et reste neuf années encore son conseiller jusqu'à sa mort. Dans l'intervalle, en 1352, il conclut son pacte d'amitié avec Merswin et se voue tout particulièrement à l'avancement spirituel de l'ancien banquier et des personnes de son entourage. C'est pour lui qu'il compose successivement les nombreux traités qu'il lui envoie et dont les Johannites reçoivent communication à partir de 1377 ; c'est par lui qu'il fait parvenir à Tauler, en 1357, son *Épître à la chrétienté*, composée sous l'impression du tremblement de terre de l'année précédente et dont j'ai relevé ailleurs l'influence sur la prédication du pieux dominicain ; c'est par lui qu'en 1363 il entre en relations épistolaires avec le vicaire général de l'évêque de Strasbourg, Jean de Schaftolsheim, lecteur des Augustins, dont il devient le conseiller dans les questions ecclésiastiques et religieuses ; c'est par lui encore, qu'il transmet ses avis au pieux cousin de Rulman, Conrad Merswin, dont il est prêt à faire son intime ami si Rulman lui était enlevé. De 1364 à 1367 il prend une part directe à la fondation de l'Île-Verte, reçoit en songe et à la même date les mêmes révélations, éprouve aux mêmes heures les mêmes accès de maladie que Merswin, reste comme lui souffrant pendant deux ans et guérit de la même manière. L'établissement fondé, il intervient par lettre auprès des prêtres séculiers qui s'y trouvent, pour les exhorter à la concorde et au support mutuel ; il les engage à se choisir un chef auquel ils se soumettraient « en place de Dieu », et leur insinue même qu'un des mystérieux amis de Dieu, organe du Saint-Esprit, pourrait bien n'être pas loin d'eux, s'ils savaient le trouver ; en même temps il leur envoie l'« *abc* des vertus chrétiennes » avec l'histoire de la conversion du

maître de l'Écriture sainte pour servir à leur édification. Plus tard il approuve la convention signée avec les Johannites et engage Nicolas de Laufen, qui s'était soumis à lui « en place de Dieu », à entrer dans l'ordre ; il devient le conseiller de Henri de Wolfach et de Conrad de Brunsberg, et comme le génie tutélaire de l'Île-Verte ; rien ne s'y fait sauf son avis.

A l'époque où se préparait à Strasbourg la création de l'Île-Verte, il travaille dans son pays à la réalisation d'un plan analogue. En 1365 il quitte avec ses amis la ville qu'il avait habitée jusque-là et, conduit par un petit chien noir, se rend à travers fossés et taillis sur une montagne solitaire où il bâtit un ermitage, une maison et une chapelle. On l'y trouve, en 1377, en compagnie de quatre frères, un ancien Juif miraculeusement converti nommé Jean, un ancien bourgeois que sa femme avait longtemps empêché de suivre son goût pour la vie ascétique, un ancien jurisconsulte et chanoine, et un frère d'origine inconnue, sans compter le cuisinier Conrad et le messager Robert ; les trois premiers étaient devenus prêtres. La même année encore, trois prêtres de l'ordre de Saint-Jean, qui demeuraient dans le voisinage et se disaient fort riches, viennent s'associer à lui, ce qui porta à huit le nombre des frères de l'ermitage. Il tenait cet ordre en si haute estime qu'il songea un moment à y entrer avec tous ses compagnons. Mais ce n'était encore qu'un établissement provisoire ; dès son arrivée sur la montagne il entreprend des constructions bien plus vastes ; il rêve de bâtir une nouvelle maison et une splendide église ; mille florins sont déjà dépensés quand les travaux s'arrêtent faute d'argent. Sur ces entrefaites il apprend que Grégoire XI est revenu d'Avignon à Rome, en janvier 1377. Aussitôt il reçoit de Dieu l'ordre de se rendre avec l'ancien jurisconsulte auprès du pape pour l'avertir des dangers qui menacent la chrétienté et l'inviter au nom du Saint-Esprit à réformer l'Église. Ainsi l'avaient déjà fait Brigitte de Suède et Catherine de Sienne. Avant de se mettre en route il écrit à la hâte son *Livre des cinq hommes*, tableau de la vie pieuse qu'il mène dans son ermitage avec ses quatre frères, et il l'envoie aux Johannites. A Rome le pape s'irrite d'abord de la liberté avec laquelle il lui parle de ses péchés et de ceux de la chrétienté ; mais, devant les preuves qu'il lui donne de sa mission divine, il promet de lui obéir en tout et, s'exprimant en italien, souhaite de lui voir faire une démarche semblable auprès de l'empereur pour le plus grand bien de la chrétienté ; enfin il lui remet une bulle consistoriale où il recommande chaleureusement son œuvre. De retour dans son pays, l'Ami de Dieu se rend avec ses frères auprès de son évêque qui lui fait le meilleur accueil et le recommande à son tour au clergé et au magistrat de la ville la plus rapprochée de son ermitage. Là, peu de jours après, la lettre papale est lue dans toutes les églises et le peuple enthousiasmé promet son concours ; le magistrat fête la présence des amis de Dieu dans ses murs par un cadeau de gros poissons, leur promet de faire garder leur établissement par des troupes en temps de guerre, et met une des maisons de la ville à leur disposition. Et cependant les travaux ne sont pas repris, les constructions ne s'achèvent pas, aussi peu que s'achèvent à la même

époque celles que Merswin et les Johannites avaient entreprises à l'Île-Verte : en 1380 l'église de l'Île-Verte avait encore l'aspect d'une grange.

A la base de toute cette activité missionnaire se trouve chez lui l'attente des châtiments célestes, si la chrétienté ne s'améliore pas. En 1356 il croit l'heure fatale arrivée. Déjà il endure réellement ces châtiments, comme il éprouve dans tout son être la sensation douloureuse des vices de la chrétienté qui les provoquent ; déjà il entend la Miséricorde divine proposer à la Sagesse de défendre aux amis de Dieu d'intercéder encore pour le monde, et il adresse aussitôt dans son *Épître à la chrétienté* un suprême avertissement à ses semblables. Mais le temps passe ; sa prophétie se réalise aussi peu que celle de Jonas ; un nouveau sursis est donné au monde. Alors, sur de nouveaux signes du ciel, le « nid » situé sur la montagne, loin des bruits du monde, l'« asile » de l'Île-Verte est fondé et l'Ami de Dieu commence ses constructions dans son pays. Mais les temps deviennent de plus en plus graves ; en 1375 les *grandes compagnies* désolent l'Europe occidentale ; en 1378 éclate le schisme pontifical. La suprême autorité religieuse est entrée en guerre contre elle-même ; la chrétienté se divise en deux camps hostiles ; le trouble s'empare des consciences. La date fatale paraît encore une fois venue. Alors l'activité de l'Ami de Dieu se modifie ; son rôle de missionnaire s'efface devant son rôle d'intercesseur pour la chrétienté. Les châtiments divins, il le sait, amèneraient des temps nouveaux pour l'Église ; et cependant il s'efforce d'en retarder la venue, car il sait aussi combien d'hommes périraient corps et âme dans la tourmente. Il intercède donc avec ses frères auprès de Dieu pour le monde, et Dieu, qui ne peut rester sourd à la prière de ses « chers amis », accorde au monde un dernier sursis. Le délai écoulé, ils interviennent encore, sans crainte d'irriter le Seigneur, car ils sont prêts à souffrir le purgatoire et l'enfer pour obtenir un nouveau sursis, permettant à quelques âmes d'échapper à la perte, et Dieu se laisse fléchir encore. Ce drame mystérieux se joue déjà depuis des années entre le Seigneur et ses amis. Mais voici que leur arrive l'ordre formel de ne plus prier à l'avenir pour la chrétienté. Alors leur charité ingénieuse trouve un nouveau moyen, autre que la parole et la pensée, pour pénétrer jusqu'au cœur de Dieu : leur vie même devient une prière d'intercession, un sacrifice librement offert pour apaiser la colère divine. Tel est le sens de la dernière partie de l'existence de l'Ami de Dieu.

Du 17 au 25 mars 1379, huit amis de Dieu, venus de différents pays, tiennent une première « diète divine », au milieu des montagnes, près d'une chapelle taillée dans le roc. Nuit et jour ils supplient Dieu d'ajourner la terrible tempête ; le huitième jour les démons les assaillent : une obscurité profonde les enveloppe, des rafales mêlées de sanglots sortent de la forêt ; puis soudain les ténèbres se dissipent et du sein d'une lumière radieuse un ange leur annonce que la tempête est retardée d'une année, mais qu'il leur est défendu de prier pour un nouvel ajournement, Dieu trouvant qu'il est utile à la chrétienté d'être châtiée.

Rentré chez lui, l'Ami de Dieu exhorte ses amis de Strasbourg à rompre tout lien avec le monde et à se préparer chaque soir à la mort. Il leur recommande de donner le même conseil à leurs connaissances ainsi qu'au peuple dans leurs prédications. Pendant le schisme, ils régleront simplement leur conduite sur celle de l'ordre entier. D'un jour à l'autre peut apparaître le signe du ciel annonçant le commencement des calamités ; alors les amis de Dieu sortiront de leurs retraites et se répandront sur la terre. Lui-même doit se rendre dans ce cas à l'Île-Verte auprès de son intime ami ; tous les mystères de leur vie seront alors dévoilés.

La fin de l'année approche. A Noël il reçoit en songe l'ordre de retourner à la chapelle alpestre pour le jeudi saint, le « seigneur Jean », le Juif converti, reçoit le même ordre. Il s'étonne d'être obligé de remonter à cheval, vieux et faible comme il est ; les accès de la « grande maladie », dont il a « souvent souffert avec Merswin à la même heure pendant les trente dernières années », reparaissent et la fièvre ne le quitte plus. Treize amis de Dieu, miraculeusement convoqués, se réunissent ainsi en une seconde « diète divine », le jeudi saint 22 mars 1380 ; aucun ne sait dans quel but il est venu. Le vendredi saint une lettre tombe du ciel au milieu d'eux et l'ange leur apprend qu'un sursis de trois ans est accordé au monde, s'ils veulent se conformer au contenu de la lettre et devenir les « captifs du Seigneur ». Ils lisent la lettre en allemand, en latin, en italien et en hébreu, la copient en allemand et en italien, et acceptent avec enthousiasme la proposition de l'ange. Le dimanche de Pâques au soir ils allument un grand feu sur l'ordre de la voix céleste, et y jettent la lettre qui remonte vers le ciel, emportée par la flamme, sans se consumer. Puis ils se séparent pour aller vivre chacun dans la « captivité divine », selon leur promesse.

L'Ami de Dieu prend alors congé de Merswin et des Johannites. A Merswin il permet, sur sa demande, de mener un genre de vie semblable au sien ; le pacte d'amitié de l'an 1352 se trouve rompu, les deux hommes ne doivent plus se voir ni s'écrire. A Conrad de Brunsberg il conseilla, selon son désir, de se démettre de ses fonctions de grand-prieur pour vivre dans la retraite. Le 13 mai 1380 le « seigneur Jean » célèbre une dernière fois la messe dans la chapelle de l'ermitage ; puis l'Ami de Dieu et lui entrent dans les deux cellules qui avaient été préparées pour eux, d'où ils avaient vue sur l'autel, et dont ils ne devaient plus sortir. Pendant la peste de l'an 1381, les Johannites reçurent une *Instruction* sur la manière de commencer et de finir pieusement la journée « dans les temps graves et terribles » qu'ils traversaient, avec prière d'en donner lecture au peuple pendant le culte. C'était une dernière preuve de sollicitude que leur donnait l'Ami de Dieu ; depuis lors ils n'entendirent plus parler de lui.

[Extrait d'Auguste Jundt, *Les Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris,  
1879.]

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI  
ENT &  
D'OCC  
IDENT

Responsable : Jean Moncelon  
Correspondance : [jm@moncelon.fr](mailto:jm@moncelon.fr)

Tous droits réservés  
2010